

## MANIÈRE DE LUTTER, MANIÈRE DE VIVRE\*

Intervention de Gérard Paris-Clavel

Je m'appelle Paris-Clavel, graphiste de formation. Je suis co-fondateur d'un groupe qui s'appelle *Grapus* qui a fait pas mal de graphisme pendant vingt ans de 1970 à 1990. Maintenant je travaille à mon compte et au sein d'une association qui s'appelle *NE PAS PLIER*. Fondée en 1991 « pour qu'aux signes de la misère ne puisse s'ajouter la misère des signes », elle met en œuvre mots et images, paroles et pensées, pour agir sur des sujets d'urgence humaine. Elle se place sur le terrain de l'éducation et des luttes populaires et propose, sur un mode expérimental, des moyens politiques et esthétiques pour exprimer des détresses, des révoltes, et des propositions pour une meilleure société. Fondée sur l'énergie d'un désir, elle voudrait rassembler tous ceux qui, pour exister, résistent aux discours dominants et puisent dans l'utopie un autre regard.

J'ai eu la chance d'exercer mon métier et de militer à *Grapus* dans des moments de notre histoire où l'on a pu se former à des milieux, à des rencontres, au territoire des luttes sociales dans un contexte dynamique. Aujourd'hui, il me semble que l'implication à côté des douleurs humaines est beaucoup plus difficile - ce n'est pas pour ça qu'il ne faut pas le faire. On est arrivé à un moment de la société très dur, mais nous avons eu une expérience qui ne nous a pas rendu fragiles. Ça n'a fait que renforcer notre détermination parce qu'on connaît l'histoire. Et comme on connaît l'histoire, on sait qu'il y a des choses qui ont été faites et que l'on pourrait refaire ou accomplir. On a l'expérience de la Commune de Paris, des luttes de libération internationales, on pourrait rediscuter dans la rue comme en 68, on pourrait revoir une union comme après les grandes grèves ou à la Libération... Les rêves qu'on peut avoir...

Il y a des choses qu'on a exercé et que les jeunes générations n'ont pas pu encore expérimenter. Cette société leur fait croire que ce n'est pas possible parce qu'elle les fait travailler dans l'immédiateté, elle efface toute mémoire. En plus, elle leur fait croire qu'ils sont immortels, donc qu'ils peuvent consommer sans fin. Quand on sait qu'on est mortel, on s'intéresse un peu plus aux autres parce qu'on en a besoin. Il y a des tas de choses comme ça qu'il faut essayer de com-

battre par l'étude - pour ceux qui ont la chance de passer à travers la sélection sociale des écoles.

**Ce qui est intéressant, c'est que la manière de lutter se confond de plus en plus avec la manière de vivre.** Aujourd'hui, se confondent de plus en plus les termes «Existence» et «Résistance». C'est important de parler d'intimité. À l'association *NE PAS PLIER*, on lie souvent l'intime à l'universel ; c'est la part d'intimité de chacun qui fait l'universel, qui pourrait s'opposer à la mondialisation vécue comme un nivellement sur une moyenne liée à la marchandise.

Ça pose des questions au quotidien aux municipalités. Comment une ville peut, dans un échange d'intérêt, s'emparer de ces désirs citoyens, vérifier les compétences et les utiliser parce qu'il y a beaucoup de générosité dans ce qui a été dit. Ce n'est pas une commande qui est cherchée. Ça peut permettre des réseaux. Comment ça peut présenter les uns aux autres et puis laisser faire la nature... C'est selon les affinités.

Le rôle de la Ville est peut-être d'aider économiquement, avec un local ou peut-être un lieu, en subventionnant des réunions régulières des acteurs de ces rencontres : artistes, journalistes, gens du quartier, animateurs de journaux. Qu'il y ait un endroit où il y ait des échanges, des messages, un emploi pour qu'il y ait quelqu'un qui le gère. Peut-être qu'il faut des espaces qui seraient des espaces de mise en connaissance. Ce sont des choses assez simples : on peut y afficher des réalisations qui sont déjà faites. Selon les qualités des personnes, ça peut amorcer des mouvements...

Il n'y a pas si longtemps, j'ai participé à un débat sur le mécénat aux Beaux-Arts. Le discours du mécénat était : « on est prêt à vous aider. » Et notre réponse : « si vous voulez nous aider quand on a le projet, on n'a plus besoin d'être aidés. » C'est pour monter le projet qu'on a besoin d'être aidés. Une fois qu'on l'a, on a déjà fait tout le parcours. On a besoin d'avoir les outils qui permettent de construire les projets. Est-ce qu'il y a un lieu agréable où on peut se rencontrer et échanger avec plaisir ?

J'ai été contacté par une association pour faire un journal. Je pensais que c'était une petite association. J'arrive là-bas, il y avait 10 personnes autour d'une table. Il y en avait un qui

\* Titre de la rédaction.

avait un théâtre. L'autre avait un centre de jeunes avec 5 photocopieuses... La responsable du théâtre était prête à prêter plusieurs fois par semaine son théâtre. Un autre était prêt à faire une grosse quantité de photocopies par mois sans problème. Quand ils se réunissaient, il avaient des moyens énormes et personne ne pensait que ça pouvait se faire... Peut-être qu'en vous réunissant pour un partage des ressources, même faibles, vous allez voir qu'à plusieurs, il y a déjà des ressources à tenter cette alternative. Il faut peut-être à ce moment-là se tourner vers la Ville pour des moyens supérieurs. Mais c'est vrai que, quelquefois, on a plus de moyens entre pauvres qu'en allant taper à la porte des riches.

Le problème est de savoir au sein de quel espace social on fait les choses. Actuellement, il est divisé entre soumission et résistance. Une grande partie des gens sont plus ou moins soumis dans le savoir. **Ce qui m'intéresse, c'est comment on peut transformer soumission/existence en existence/résistance.** On peut poser des questionnements qui donnent le désir aux personnes d'affronter la complexité; faire comprendre comment le capitalisme a transformé son mode d'aliénation traditionnel avec la mondialisation, comment il a organisé les formes de la communication, comment le médiatique a remplacé le politique. La lutte des classes est une lutte pour la culture, pour l'éducation populaire. Malheureusement, beaucoup de personnes qui luttent - que ce soit des institutions dans un État dit de gauche ou des groupes progressistes - sont fascinés par la «world culture», par l'idéologie publicitaire. Ils s'emparent de ces formes, sans voir que les techniques manipulatoires abîment tout contenu progressiste.

Actuellement, les villes s'épuisent à faire des petites journaux municipaux. Quand ça va mal avec les gens, ils font de nouvelles formules, et ils pensent que ça va rétablir la démocratie. Sans s'apercevoir que les journaux locaux produits par les grands centres commerciaux sont en train de les battre sur leur propre terrain. Il n'écoutent pas vraiment la population, mais ils lui demandent ce qu'elle veut comme

politique. Alors que les gens ont déjà voté pour que les élus appliquent un choix politique !

### ♦ S'engager avec les gens

Ce qui m'intéresse, ce sont les artistes qui ont une conscience politique de leur art. Ceux qui pensent qu'être citoyen, c'est faire ce qu'on connaît le mieux, ce qui nous passionne et l'inscrire dans la vie quotidienne, dans ses luttes ou dans ses amours. C'est vivre l'art comme art de bien vivre. Pour moi, c'est un art de vivre que de participer aux luttes sociales avec les chômeurs, les Algériens ou tous les sujets que la vie me fait rencontrer. Je suis dans une situation d'écoute dans les rencontres, et je vais peut-être voir des choses que d'autres ne verront pas. C'est peut-être l'expérience qui donne un autre regard. Il n'y a rien de très compliqué. Il faut seulement essayer de voir cette vérité comme un enjeu de lutte, s'impliquer.

La première des solidarités qu'on peut avoir avec les autres, c'est d'essayer de comprendre. Et pour comprendre, il faut étudier. Ceux qui sont dans des lieux d'études doivent faire attention qu'ils n'étudient pas la décoration du monde, qu'ils étudient bien la réalité du monde. Pour ça, faire des expérimentations et les croiser avec des connaissances, sortir

de son confort pour aller prendre une part de risque, aller affronter l'échec comme une sorte d'apprentissage heureux et, surtout, fuir tous les savoir-faire et les styles, et quand on commence à savoir faire quelque chose, le remettre en jeu.

On rencontre aussi des gens étonnant dans des bagarres comme ça. Sur les sujets un peu chauds, il y a des personnes qui se révèlent... C'est un bonheur de les connaître. On ne peut pas rester tout le temps en dehors. Il faut essayer d'expérimenter ses connaissances sinon les connaissances vont se transformer petit à petit en méconnaissance... L'expérience se transmet au sein des luttes, mais elles n'est pas suffisante en qualité d'enseignement. Donc, ça devrait se croiser avec des connaissances théoriques. Mais les théoriciens sont trop souvent absents. J'ai

### L'observatoire de la ville

«...dès que nous pouvons voir, nous nous apercevons que nous pouvons aussi être vus. Le regard de l'autre se croise avec notre regard pour confirmer notre appartenance au monde visible.» - John Berger

L'observatoire de la Ville est un lieu - une terrasse aménagée au sommet d'une tour du centre ville d'Ivry-sur-Seine - autant qu'une démarche pédagogique. Depuis 1993, l'association *NE PAS PLYER* met cet observatoire à la disposition des enfants des écoles primaires. De ce point de vue, ils appréhendent la ville comme unité de construction à taille humaine, ils apprennent à en déchiffrer l'organisation et l'histoire physique et sociale. Des habitants (facteur, boulanger, élu, médecin, artiste, retraité, mère de famille, architecte, etc.) les accompagnent dans ces lectures du paysage urbain, et c'est l'occasion de croiser des savoirs singuliers sur la ville, d'établir des liens, ce qui contribue à former des regards critiques.

**compris avec le mouvement des chômeurs qu'il fallait accompagner, aussi bien les images que les idées, physiquement.** Il faut être présent sur le terrain des luttes, à un moment donné ; il y en a qui peuvent s'en abstraire quelquefois, mais je crois qu'ils auraient intérêt à faire au moins des aller-retour.

C'est le moment d'avoir un questionnement sur ses propres réseaux. Je pense que le débat sur les réseaux est le complément de l'engagement et de l'éducation populaire, parce qu'il touche à la diffusion des idées. **L'art n'est pas politique dans son cadre, mais par sa diffusion.** Là, on est extrêmement limités parce que face aux grands moyens médiatiques, nous n'avons que des diffusions alternatives. Mais s'il y a une démocratie culturelle, elle s'accomplira par son libre mode de diffusion. Ce que l'on n'a pas, inventons-le.

#### ♦ Se mettre en situation de recherche

Que faire avec tout ça quand on est investi, comme vous, dans l'écriture de journaux de proximité ? Vous pouvez me payer comme conseil... ça ne me ferait pas de mal... Vous pouvez aussi venir à l'Association et voir ce que ça vous inspire, quel échange d'intérêt on peut avoir. Je peux vous montrer notre travail et vous dire qu'il faut **se mettre en situation de recherche fondamentale et pas en situation d'illustration.** Ce qui m'intéresse, c'est de mettre en place des procédures qui génèrent du mouvement. On veut élever la question, pas apporter des réponses. Alors, c'est sans fin. C'est ça qui nous intéresse : pour accompagner des gens dans un quartier, il faut être présent. C'est dur, la présence, parce que ça demande beaucoup de temps, beaucoup de moyens. Il faut faire de vraies études avec de vrais scientifiques. Peut-être que sur un travail à 10000 F, il y a 50 000 F d'évaluation. Quel élu va payer ça ? Alors que c'est l'évaluation qui va être riche d'enseignement, qui permettra de rebondir... On n'est plus dans des démarches scientifiques, on est complètement à la remorque des modèles du marché qui nous poussent à faire de la publicité de gauche.

L'idée que la publicité de droite c'est le commerce, et la publicité de gauche ce sont les instances publiques, c'est ridicule : **la publicité, ce sont des techniques manipulatoires qui dans tous les cas dénaturent le message et transforment en marchandises.** Il faut faire autre chose. Il faut faire l'Éducation populaire, retravailler avec les populations, recréer les liens, prendre le temps de voir des gens qui sont désabusés, méfiants, rétablir des espaces de conflit pour

pouvoir dépasser les aigreurs, réinstaller des relations ... C'est un travail de recherche que très peu d'élus mettent en place : ils pensent que le temps leur est compté, ils pensent que c'est trop le bordel, qu'ils font chier ces intellos et que c'est trop cher.

Quand une agence de pub propose quelque chose, ça ne sert à rien. Decaux fait ses pubs, ça ne sert à rien qu'à inonder nos villes de conneries et de nous polluer la vue. C'est ça le problème : est-ce qu'on est prêt à payer le coût du changement ? est-ce qu'on est prêt à étudier ce que coûterait le changement ? ou est-ce qu'on va se contenter d'en avoir seulement son illustration par des commerçants qui vont nous baratiner et nous sécuriser parce qu'ils vont résoudre apparemment nos problèmes en faisant les choix à notre place, en nous imposant l'idéologie publicitaire qui apporte sa part de représentation de l'ordre établi, de relations sociales conformes. Pour combattre cette illusion, **il nous faut interpréter le monde et actualiser cette interprétation au cœur des luttes.** Par exemple, nous avons réalisé à l'association *NE PAS PLIER* un char, pour les manifestations avec les chômeurs de l'APEIS, sur la mondialisation du capital, avec des notions assez complexes sur l'économie. Ça nous paraît indispensable d'affronter la complexité, encore faut-il en avoir donné le désir. Nous avons été étonnés des gens, démunis de connaissances économiques, qui prenaient le risque d'affronter cette complexité parce qu'ils étaient en confiance, ensemble au sein d'une manifestation.

**Est-ce que l'on veut se donner les moyens d'offrir la parole publique aux citoyens ?** Cette parole dont ils sont souvent privés, c'est une forme de partage de culture grâce à un rapport de confiance avec des gens démunis, en termes de capacité de connaissance, voire même de curiosité qui est abîmée ; et cette confiance, établie par la solidarité du groupe au sein du conflit social, permet à ces personnes d'affronter la complexité de leurs manques, d'apprendre, ou en tout cas, de comprendre leur propre situation pour mieux agir sur leur vie.

C'est très important parce que, la plupart du temps, les formes de lutte politique, c'est pour les autres. Or, il faut que les autres parlent d'eux-mêmes, leur donner les moyens de s'exprimer pour eux-mêmes, dans leurs formes, même si elles sont amateurs et que, par rapport aux formes dites professionnelles, elles sont injustement considérées comme mauvaises.

Je ne parle pas spécialement pour Nantes mais à un moment donné, il faut se demander comment on peut réunir des groupes de recherche qui pourraient faire des propositions

sans forcément d'astreinte de résultat. **Que les villes trouvent des moyens pour ouvrir des recherches.** Enfin que se pose, entre autres, le problème de l'expression municipale et de son projet de société avant de poser le problème du journal municipal. Ce sont des problèmes en amont qui peuvent nous amener à revoir le projet, parce qu'on aura mieux pensé le sujet. Trop souvent on cherche à résoudre le produit en prenant quelqu'un qui a déjà fait des choses reconnues. Il faut plutôt se mettre en situation de recherche fondamentale permanente et en tirer des applications en fonction des urgences. La véritable urgence qui est l'urgence humaine, il faut l'inscrire dans la durée. On ne pourra résoudre ces urgences que dans la durée et non pas à partir de la copie des formes du commerce.

**Il y a confusion entre produit et projet. On répond à des projets par des produits, on abandonne le projet pour faire le produit, ce qui est une manière de ne pas affronter le problème et sa nature conflictuelle.**

#### ♦ Les journaux

Je crois qu'il y a un schéma pour tout le monde **pour faire un travail municipal ou un travail collectif de la parole des autres, c'est d'abord d'écouter.**

Écouter, ce n'est pas si facile, parce qu'il faut se donner des moyens. Pour écouter, il faut déjà être nourri d'une certaine connaissance du sujet, il ne faut pas croire qu'il y a des écoutes naïves.

Ensuite quand on a écouté, il faut travailler l'écoute. Il ne suffit pas de reproduire la parole des gens, de la restituer comme ça. Avant, il faut la travailler pour en tirer des éléments de sens. Ça fait appel justement à des disciplines et à des gens des sciences humaines, qui peuvent être des sociologues ou des sémiologues, en contact avec les gens du quartier... Pourquoi est-ce qu'on bannit même le mot de «connaissance», comme si ce n'était pas dans nos moyens, alors que les commerçants se gavent de l'employer à tire larigot pour nous avoir ?

#### CRU : Chemins de Randonnée Urbaine

Les Chemins de randonnée urbaine offrent le plaisir de parcourir la ville à plusieurs et de s'en faire un portrait subjectif. C'est une perception à la fois intime, locale et globale de la ville, qui invite à «mettre de l'histoire dans la géographie». Le choix du trajet implique la constitution d'une documentation, l'étude de cartes, un relevé des vocabulaires visuels de la ville. Des interventions orales (habitants, spécialistes, responsables locaux...) ou plastiques (collages d'affiches, élaboration de croquis dans la rue...) peuvent être insérées dans les parcours pour y distiller des questionnements, des préoccupations, tant d'ordre politique que poétique et artistique, dans le but de susciter des débats immédiats ou ultérieurs en interrogeant l'intimité, les pratiques de chacun et de tous. Nous avons déjà réalisé le CRU du chômage, le CRU des enfants, le CRU de la crue de 1910, le CRU du regard, le CRU des liens et re-CRU des sens.

Le philosophe Luc Carton a une belle formule, il dit : « *un quartier sensible, c'est d'abord un quartier plein de sens.* » Ça veut dire qu'il faut aller travailler la signification des quartiers... Il ne faut pas seulement écouter les doléances, il faut essayer de voir ce qu'il y a derrière. Par exemple auprès des jeunes, il faut un maximum d'écoutes, d'entretiens, pour essayer de voir ce qu'il y a de connaissances réelles, de désir réel, une fois qu'on a déjà décoincé le premier quart d'heure de libération de l'agressivité pour décrire le perroquet médiatique, voir la personne singulière.

J'ai l'impression que, dans les villes et dans les instances publiques, on ne se donne pas ces moyens, parce qu'ils sont effectivement beaucoup plus coûteux que d'envoyer une jeune journaliste stagiaire faire l'interview de 3 personnes, et de repartir réécrire sa commande et subir une «correction» de sa copie. Coincés entre le manque de moyens, le manque de temps et la pression de leur hiérarchie, les responsables des journaux municipaux font ce qu'ils peuvent. Les villes cherchent la paix sociale et non à créer un espace de conflit afin de le gérer au lieu de l'étouffer. Il n'y a peu ou pas de demande du politique envers la population, c'est souvent remplacé par du divertissement ou du caritatif.

#### ♦ D'autres formes de journaux

Pour un journal municipal, je comprends qu'il y ait une forme nécessairement répétitive, pour des tas de raisons comme le rythme, le budget... Encore qu'on ne voit pas pourquoi il n'y aurait pas une valeur d'exemple de la presse municipale, **pourquoi le journal municipal, par exemple, n'est pas envoyé avec une carte postale, des petites bêtises, une gratuité.** Le faire parvenir en le complétant avec d'autres choses : par exemple des questionnements, des choses comme ça...

Apparemment, dans ce travail de quartier - de proximité comme vous dites - il y a souvent au départ un petit nombre de personnes. C'est donc dans la dynamique de ce groupe que vont émerger des formes en fonction des forces qu'on

aura en présence. On aura un retraité qui va pouvoir plier les choses et qui aura plaisir à le faire, on aura un jeune qui sera dessinateur, ou un photographe qui voudra accentuer ça... Et en fonction des outils, on construira une forme un peu particulière, mais qui sera la leur. C'est plus dur à faire, mais c'est plus intéressant, parce que les gens s'approprient plus facilement ça, que d'être un n<sup>ième</sup> journal de quartier qui ressemble aux autres. Mais c'est à chaque fois des choses uniques. C'est ça qui est difficile à piger. On voudrait bien qu'il y ait un système *fast-food*, donner à tout le monde le même truc. Ça, ça s'appelle la mondialisation, c'est ce que fait le commerce.

Par exemple, dans une imprimerie qui fait plusieurs journaux du département, j'ai été surpris de voir à quel point ils font la même chose en terme de mise en page. Je ne sais pas si ça se passe comme ça en province, mais en région parisienne, certains journaux sont absolument identiques, parce qu'il y a une centralisation de la maquette. On se demande même si l'information n'est pas la même !

Par ailleurs, souvent, le lectorat des journaux n'est pas vraiment un lectorat ; ce sont des gens qui n'ont pas beaucoup de capacités de lecture. Et ça pose des problèmes de forme, de taille de colonnes, de corps, d'interlignage, de limitation du nombre de signes. Le confort de lecture est, en effet, très important. **Qu'est-ce que le confort de lecture pour des gens qui n'ont pas l'habitude de lire ?** On pourrait pour cela obtenir des aides à la création. Le droit à l'information, c'est une tarte à la crème s'il n'est pas suivi d'aide à l'expression. L'expression fait partie du droit à l'information parce que l'expression, c'est le passage obligé des idées. Ce sont les plus riches qui ont le plus de possibilités de s'exprimer. Compenser cela demande une vraie recherche, une vraie création. Les compétences et les désirs existent. Qui a la volonté d'ouvrir ces espaces ? Qui est capable de payer pour ça ?

#### ♦ Des graphistes qui s'engagent

Le problème, avec les journaux, c'est de trouver les personnes qui acceptent d'accompagner le sujet. C'est une autre manière de travailler qu'une agence. Par exemple ce journal de chômeurs (- Existence !), on ne pourrait pas le faire si on ne les fréquentait pas au quotidien... On ne pourrait pas. Mais arriver à mettre l'image d'un baiser, arriver à mettre l'image du Front Populaire sur des gens qui sont dans la merde immédiatement, il faut un climat de confiance... y compris pour prendre des décisions comme d'imprimer le

journal avec une très grande qualité. Ça coûte plus cher, c'est pas évident.

Je ne fais pas un journal pour des chômeurs... Je milite avec eux contre le chômage et ses causes. Le journal, c'est un des éléments. **Je ne le fais pas uniquement dans l'esprit de faire un imprimé mais de participer au mouvement des chômeurs.** Le journal a un effet constituant pour eux, autant que d'aller porter leur parole à l'extérieur. C'est un groupe fragile. Ce sont des chômeurs longue durée. Ils sont dans une telle difficulté que c'est très difficile de construire des luttes. Je pense que ça peut aider à ce que les personnes se reconnaissent et, petit à petit, se constituent autour d'un journal. Vous voyez que le cahier des charges est beaucoup plus que de faire une jolie maquette. C'est toujours un peu en amont, c'est toujours un projet. Si on considère le journal pour le journal - ce qu'on voit souvent dans les villes, les institutions - c'est normal que ça foire, il n'y a pas de vie derrière tout ça.

Ça veut dire aussi qu'il faut retravailler avec les sciences humaines, les sciences exactes, avec les universités. Alors, après, il faut que les gens se reconnaissent dans leur générosité, dans leurs compétences... Là, on ne va pas faire des petites annonces, c'est sûrement très compliqué parce que les contacts sont perdus, les méfiances sont installées, c'est très dur. On a mis 10 ans avant de faire ça. Ça faisait des années que je voulais faire un canard comme idée de constitution, ça a mis très longtemps, y compris entre copains. On se connaît depuis 10 ans, on se voit très souvent, on a fait des trucs ensemble, la confiance est totale, et là, ils avaient les jetons qu'on prenne le pouvoir d'intellos. Pour eux, c'était quand même risqué, parce qu'ils sentaient qu'ils ne maîtrisaient pas la chose.

Il faut un degré de complicité pour pouvoir commencer à échanger des choses. Et cela se vérifie dans des luttes, dans des expériences... c'est pas une chose qui est acquise une fois pour toutes. **Donc, mettez les graphistes ou les autres personnes en situation dans ces mouvements-là, et là les choses se feront.**

On peut se contenter de parler sans être présent. Le professionnel n'est pas là pour faire la leçon à l'amateur, mais pour lui ouvrir des portes. Il ne faudrait pas qu'il y ait, tout d'un coup, un graphiste qui vienne faire une manière pour que ce soit aussi bien que dans le commerce ou dans le business culturel. Il faudrait que les gens aient assez de désir pour faire leur propre expérience, créer leurs propres

formes. **Dans les moments forts, il y a des journaux de quartier, ça pète de tous les côtés, c'est maladroit mais c'est vivant, c'est heureux, c'est peut-être encore moins lisible mais on va le lire tellement on va y voir du désir.** Le problème n'est pas de trouver une forme qui ressemble aux formes qu'on voit dans les biennales ou dans les expos, ou dans les grandes agences de *graphic-design*. Ça, c'est fait pour faire des logos pour les musées ou pour les villes. C'est pas fait pour les quartiers. Seulement, qu'il y ait quelqu'un qui leur donne le désir de poser leur maladresse sans chercher à singer le professionnel. Le professionnel est souvent payé par les villes et, finalement, il va étouffer l'amateur en mettant une forme qui va cacher sa singularité.

Pourquoi dans les biennales d'affiches, on n'examine jamais les affiches municipales ? C'est la plus grande production d'images en France. C'est considéré comme merdeux, ça n'a jamais accès à des expositions, c'est dans un autre genre. Il y a une espèce de *jet set* internationale, qui fait toutes les expos d'affiches, et celles-là ne sont jamais critiquées... Quand dans une ville, on passe les panneaux municipaux à une école d'art, il y a 3 ou 4 profs qui vont venir avec eux. Après, on va passer aux jeunes du quartier ces panneaux municipaux. On les laisse se démerder, là, il n'y a pas de profs. On dit que c'est à eux, qu'ils sont libres. Il y a deux poids, deux mesures.

#### ♦ Pourquoi un journal

Il n'y a pas forcément besoin d'un journal, dans un quartier. Dans un quartier, il y a besoin d'information, d'échanges, un tract peut suffire. Le journal n'a aucun intérêt, en terme de journal, s'il n'y a pas la matière. Pourquoi on fait 8 pages pour le journal avec les chômeurs ? C'est parce qu'il n'y a pas les forces politiques pour faire plus. Ça coûterait pas beaucoup plus cher d'en rajouter 8, une fois qu'on est parti. Il faut faire en fonction de ses forces politiques. Si vous faites un truc au-dessus de vos moyens, vous allez faire du remplissage. Tandis que là, chaque chose est pesée,

on met un meilleur article à la place d'un autre... On a d'ailleurs discuté qu'on allait peut-être rajouter une page, par rapport à des conseils juridiques, des témoignages...

Mais on ne les a pas encore. Quand on les aura, on verra.

#### Épicerie d'art frais

Des affiches, des cartes, des recueils de paroles, des autocollants, des rubans adhésifs, mais aussi des livres (textes/images) et des dossiers photocopiés, c'est ce matériel qui constitue l'*Épicerie d'art frais*. Chaque élément est réalisé en coproduction avec des structures et des acteurs particuliers, pour un projet spécifique. L'*Épicerie* met ses productions à la disposition de ceux qui investissent l'espace urbain de manière ponctuelle et singulière : des associations ou d'autres groupes organisés sur le terrain des urgences humaines. Les éléments graphiques sont offerts à l'interprétation et à l'appropriation de chaque utilisateur, après une prise de connaissance et des débats sur le sens et la pertinence des luttes. Peu à peu, les images s'échappent pour entamer des parcours singuliers, éphémères ou durables.

Les journaux de quartier, qu'ils ne cherchent pas à faire un journal *a priori*. Qu'ils cherchent d'abord à ramasser la matière, et après avec cette matière, qu'est ce que je fais ? Je fais une affiche murale ? Je fais des petites bandes ? J'écris tout à la main ? Je fais une cassette ? Je prends un tambour et je vais parler ? Ou alors je fais un 4 pages ? Je le fais en photocopie ?

Il y a donc des choix à faire ; si on fait une véritable étude du lectorat, si on a une volonté de l'élargir, ne pas tomber dans le genre magazine commercial dont les gens ne s'emparent pas du contenu et qui devient un simple objet de feuilletage. Or, beaucoup d'élus croient que faire un journal-qui-ressemble-à-la-«grande presse» -qui-se-vend-bien, c'est signe de réussite. C'est comme pour les affiches ; ils disent : «les 4 x 3 ça marche» ; mais ils en font vingt alors que les grosses boîtes ont des réseaux nationaux à 10 000. Ils copient les singeries commerciales sans

les moyens quantitatifs, qui est leur seule arme.

Il y a un manque de créativité, de prise de risque des élus qui pensent que répondre à la demande c'est le *must*. Or, le problème, c'est qu'il n'y a pas de demande sociale ; s'il y avait une demande sociale forte, ça s'appellerait un mouvement politique. Et bien voilà, c'est à ça qu'on peut travailler ensemble, en créant des réseaux à l'image de nos vies.

Prenons l'image, prenons la parole.

Gérard PARIS-CLAVEL